

## *Lire est un vice*

Pourquoi serions-nous tous des lecteurs ? Parce que lire est une vertu. La réponse est simple et définitive ; et d'ailleurs c'est celle que nous donnons à nos enfants : il *faut* lire. Haro donc sur les ignares et les incultes ! Et puisqu'il faut lire, lisons donc, et faisons le savoir. Lisons tout, de manière à ne passer à côté de rien, et lisons le mécaniquement en comptant les pages qu'il reste "à tirer", fiers que nous sommes d'appartenir à la cohorte des «lecteurs par devoir». Que la lecture s'accompagne de souffrance et d'ennui, qu'importe ; n'est-ce pas un pas de plus sur le chemin de l'édification et peut-être de la sainteté ? Ainsi voit-on apparaître et se développer cette pratique mécanique de la lecture, laborieuse et en cela méritante, qui «ne donne pas pour autant de la cervelle». Car le lecteur mécanique «confond la morale et le jugement intellectuel». Du haut des cinq cents pages avalées le voilà bien désemparé de n'y avoir rien compris, triomphant d'une bien piètre victoire. D'où l'absolue nécessité de s'en remettre à l'avis d'autrui, en l'occurrence du critique, lequel va dé-

bonnaire et paternel, donner les clés de ce qu'il faut lire (et comprendre).

Si le lecteur mécanique savait lire, il avancerait de lui-même entre les livres, laissant les uns, élisant les autres. Nul n'aurait besoin de ces critiques lâchant comme des aumônes de plats résumés tristes comme des modes d'emploi, où il n'est nulle part question de talent, d'écriture et de style. Mais le lecteur mécanique est devenu majoritaire : «l'extracteur mécanique d'intrigue supplante [donc] rapidement le critique». Et aussi bien, l'écrivain mécanique deviendrait vite à lui seul tout l'écrivain, trônant et pontifiant au «Palais des platitudes». Adulé, célébré, récompensé, entouré de la cour des faiseurs et des copistes (chacun dans l'attente de ce qui pourrait bien tomber de la table). Et voici que s'installe une logique de "tête de gondole", un discours où surnagent "nos meilleures ventes", "plus de x-cent mille exemplaires", etc.

Est-ce là le portrait de la réalité littéraire de notre temps ? Oui et non. Puisque *Le vice de la lecture* a paru en 1903 dans une revue littéraire sous la signature d'Edith Wharton. Le propos était-il visionnaire ? Sans doute pas. Chaque époque produit ses conformismes les plus niais. Cela laisse de beaux jours à l'indignation. E.M.

• Edith Wharton  
*Le vice de la lecture* (1903)  
traduit par Shaïne Cassim  
Éditions du Sonneur, 2009  
50 pages, 5 €